

Monique DAGNAUD, *Génération Y. Les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion*

Paris, Presses de Sciences Po, coll. Nouveaux Débats, 2013, 210 pages

Gilles Boenisch



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9896>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 370-372

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Gilles Boenisch, « Monique DAGNAUD, *Génération Y. Les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9896>

et apportent également un plus en terme d'efficacité pédagogique. D'autre part, elle prouve *via* une approche méthodologique que ces ingéniosités ne sont finalement que partiellement clandestines du fait d'un corpus important. Elles peuvent être déployées pour une grande part (les savoirs habiles) par le biais notamment de l'apprentissage par erreur. Cela pousse à nous pencher sur le flou et le travail du sujet en formation.

En effet, le texte de Jean Clenet (pp. 85-99) introduit la notion de « désordres de la reconnaissance ». Il apporte, surtout, une interrogation nouvelle sur le sujet en formation. Nous retiendrons le fait que le travail du sujet est fait de conception relativisées composées d'autoréférences du sujet, d'émergences de concepts et de biais sur l'ordre imposé qui correspond pour l'auteur à une tierce voie d'auto-organisation du sujet. La contribution de Richard Wittorski (pp. 101-113) n'est pas la moindre de l'ouvrage. Elle investit la question du travail caché en rendant visible la part insue de l'activité par le biais de quelques motifs, enjeux et fonctions remplies. Qu'est-ce que cela veut dire ? En fait, l'auteur met en évidence les raisons inhérentes à un intérêt à la face issue de la formation du fait de l'innovation pédagogique qui en découlerait. Pour ce contributeur, l'enjeu est social (du fait d'une régulation) pour faire reconnaître cette formation en tourne main.

L'ouvrage ouvre des portes intéressantes pour les sciences de l'éducation en ce qui concerne une nouvelle sociologie du travail, dont *La Nouvelle Revue du travail* est le fer de lance actuellement. Cette nouvelle sociologie du travail de l'éducation et la formation qui est issue de ce croisement pose efficacement des questions légitimes dans le cadre d'une société ayant des attentes utilitaristes. Les sciences de l'information et de la communication ne sont pas en reste. Elles sont bien présentes du fait d'objets purement communicationnels. Nous pensons d'abord à l'apport de la technique et des nouvelles technologies de l'information et de la communication, mais également à des disciplines anciennes comme l'étude de la dichotomie entre sphères publique et privée, mais également à la communication pour le développement.

Cependant, il reste un champ à explorer pour compléter notre critique : celui de la science économique et plus exactement celui du calcul économique. En effet, pour resituer le débat, il serait intéressant d'aborder ce travail caché selon une approche quantitative et de montrer à quel point, et surtout à quel montant. Finalement, cet ouvrage rassemble d'excellentes enquêtes ciblant des sujets précis ainsi que des études de cas apportant une cohérence d'ensemble à cette œuvre qui marquera le

monde de la recherche dans ce domaine pour plusieurs années.

Ali Khardouche

Université Paris 13, F-93017

khardouch@gmail.com

Monique DAGNAUD, *Génération Y. Les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion.*

Paris, Presses de Sciences Po, coll. Nouveaux Débats, 2013, 210 p.

Dans cet ouvrage, Monique Dagnaud dresse un portrait de la « génération Y » qui caractérise les « natifs numériques », qui ont actuellement entre 15 et 30 ans et ont grandi avec l'internet, les réseaux sociaux, les jeux vidéo. On l'a surnommée Y, parce qu'elle vient après la génération X, celle qui succédait elle-même à la génération des *baby-boomers* de 1968. Le Y se prononce « why », « pourquoi », une manière de traduire les interrogations sur ces jeunes en rupture avec leurs aînés. Historiquement, la dénomination fut inventée par le magazine *Advertising Age* en 1993, mais alterne depuis régulièrement avec d'autres expressions synonymes comme : « Enfants du millénaire », « Gen Y », « Yers », « Echos Boomers », « *digital natives* », « *net generation* ».

Toutes ces nominations cherchent à décrire les enfants de la crise, élevés dans un contexte de relative morosité d'une société qui s'interroge sur elle-même, avec des perspectives d'insertion sociale incertaines, bien que largement diplômés : « Les nouvelles générations peinent à s'intégrer et à conquérir leur autonomie professionnelle dans les économies languissantes des sociétés occidentales » (p. 9). Cette génération a bénéficié d'un modèle éducatif moderne et plutôt démocratique, dans lequel les rapports sont très peu hiérarchiques, où beaucoup de choses se discutent et se négocient : « Le hiatus entre l'élévation du niveau éducatif, encouragée dans tous les pays, et l'insuffisance d'emplois qualifiés alimente une machine à désillusions et donc à protestations » (p. 197). Pourtant, avec ce livre, on découvre progressivement que ces jeunes sont plutôt optimistes et dégagent une vraie vitalité, même si cette énergie est parfois diffuse : « Ils n'ont aucune confiance dans l'avenir de la société, mais ont confiance en leur capacité à s'en sortir individuellement » ; « Il ne s'agit en aucun cas d'un ensemble homogène » (p. 8). Il s'agirait d'une génération qui ne serait pas obsédée par la carrière, mais par le bien-être et le développement personnel. Une génération qui voudrait tout apprendre, explorer de nouveaux domaines, qui, dès qu'elle s'ennuierait changerait de travail. Une génération faite de bricoleurs, de multitâches, de polyvalents, de

papillonners talentueux, de super experts qui seraient passés d'une réflexion linéaire à celle du copier-coller asynchrone et connecté, et qui ne se battraient plus pour diriger ou avoir des responsabilités mais plébisciterait le « *do it yourself* ». Cette génération se positionne donc plutôt dans l'accumulation d'expériences, en passant d'un domaine de compétence à un autre, sans véritablement évoluer hiérarchiquement : « La vie en réseau aiguise un savoir-faire inédit : une vivacité presque intuitive à réagir aux autres et aux situations [...], tirer le meilleur parti d'un enchaînement rapide d'interactions » (p. 198).

Parallèlement, Monique Dagnaud nous fait découvrir que les « Yers » idéalisent totalement la famille, tout en y insérant une réelle équité entre les sexes, en particulier lorsqu'il s'agit de travail. Associé à cela, il ressort une grande culture du partage, contre l'hostilité du monde, avec l'idée d'une régulation sociale par la solidarité portée par le « *peer to peer* » et la culture technophile de l'échange : « Idéaux coopératifs, égalitarisme, liberté d'expression absolue, revendication de la gratuité des contenus et élargissement infini de l'accès aux biens culturels conçu comme un droit, [...] goût pour le ludique, l'ironique et le rire salvateur » (p. 198). Ainsi, même s'ils ont du mal à sortir de la post-adolescence, ces jeunes adultes font-ils renaître l'idée d'autogestion en se passant de la dimension politique traditionnelle. Ils s'organisent plutôt entre eux sur le mode de la démocratie participative, et portent un regard ironique et décontenancé sur le reste de la scène politique. En même temps, « cette jeunesse [...] est la plus habile à user des moyens de communication [...], elle sait s'en servir comme outils de rébellion » (p. 197). Une habileté numérique qui leurs donne des moyens d'action, des leviers contestataires qui effraient les pouvoirs en place et marquent un impact social à long terme.

Monique Dagnaud explore en profondeur les caractéristiques de cette nouvelle génération en multipliant les angles d'observation. D'abord celui de l'émergence du numérique et de l'essor d'une sociabilité fondée sur la connexion en continu (pp. 7-72). Un numérique qui bouleverse les habitudes, les représentations, les rapports au monde et aux autres allant « de la modification des rapports au travail à une odyssée du savoir; de l'instauration d'une conversation généralisée à l'effacement des frontières entre professionnels et amateurs, de la générosité de l'esprit collaboratif à la radicalité de l'humeur « pirate », d'une démocratisation de l'information et des données à l'élévation de l'intelligence collective : les espérances investies dans le net n'ont cessé de prospérer. Ce « média ultime [...] constituerait depuis l'invention de l'écriture, la plus importante révolution dans la façon dont l'humanité

échange, produit, analyse, interprète et mémorise les données symboliques » (p. 11). Il en ressort une identité numérique qui se prolonge dans une dimension politique du militantisme, associée également au piratage et l'attachement à l'économie du gratuit et du *low cost* (pp. 30-72). Cependant, il ne s'agirait pas d'une génération dont les membres seraient en conflit avec ses aînés, qu'ils apprécient pour leurs qualités, leurs accompagnements, leurs savoirs, tout en ayant un regard critique et ironique (pp. 73-140). De ce fait, ces jeunes ne se construiraient pas dans l'opposition frontale et traditionnelle entre générations, mais seraient soucieux de s'exprimer, de placer leurs sentiments et leurs opinions dans l'orbite du monde (p. 202). L'objectif de Monique Dagnaud est donc « de mettre en lumière l'articulation entre système communicationnel, d'une part, et système de valeurs et de représentation du monde de l'autre », pour décrire le potentiel nouveau de ces jeunes « en tant qu'acteurs sociaux et innovateurs culturels » (p. 8).

Ainsi Monique Dagnaud décortique-t-elle de nouveaux comportements, de nouvelles manières de cohabiter, de nouveaux modèles économiques à façonner, dans ce qu'elle décrit comme une « rupture et une mutation anthropologique » majeures, face à un modèle social en récession (pp. 141-190) : « Nous voyons se dessiner de nouveaux profils psychologiques, de nouvelles façons de vivre ensemble, une autre façon de regarder le monde, une autre façon de s'organiser. L'individu appareillé de prothèses numériques qui en émerge n'est sans doute pas bouleversant d'originalité, mais laisse quelque peu perplexe » (p. 197). Un individu capable de se détacher de son contexte géographique et social, et capable de « se fabriquer des biographies alternatives, [de] penser qu'on pourrait changer de vie, circuler d'un monde à l'autre ». Un individu qui « façonne un talent à s'abstraire du quotidien, surtout quand celui-ci se révèle peu gratifiant et que l'avenir est incertain » (pp. 207-208). L'affirmation « radicale de la liberté d'expression, l'échange convivial et désintéressé, la réciprocité créatrice, un mode de vie fraternel : toutes ces valeurs tissent une Toile de fond » (p. 205) de ces jeunes qui sont les constructeurs du monde de demain.

Enfin, comme l'indique Monique Dagnaud, cette façon d'être et de penser tend à s'imposer partout, stimulée par les jeunes générations qui ont engendré « une révolution silencieuse dans la subjectivité contemporaine » (p. 207). Pourtant, la génération Y laisse déjà place à la génération Z, ou génération silencieuse, ou encore génération C, pour communication, collaboration, connexion et créativité, née après 1995. Que peut-on attendre de cette génération montante, de ceux qui refusent l'autorité sans pour autant articuler

leurs revendications de manière structurée, de ces jeunes qui ont assimilé que l'utopie n'est pas l'irréalisable en portant les germes du changement : économie collaborative, éthique, intelligence transversale, open-source, conscience globale ?

Gilles Boenisch

Crem, université de Lorraine, F-57000
gilles.boenisch@gmail.com

André GAUDREULT, Martin LEFEBVRE, dirs, *Techniques et technologies du cinéma. Modalités, usages et pratiques des dispositifs cinématographiques à travers l'histoire.*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Le Spectaculaire, 2015, 300 pages

Cet ouvrage deviendra sans doute une étape fondamentale voire fondatrice d'un aspect souvent négligé de la recherche cinématographique : les relations entre cinéma et technologie. Gilles Mouëllic précise dans son avant-propos : « Si quelques études ponctuelles ont défriché ces nouveaux champs d'investigation, la dimension collective de ce projet est née de la volonté de plusieurs universitaires québécois, français et suisses » (p. 7). Dans leur présentation (pp. 9-17), André Gaudreault et Martin Lefebvre indiquent que les « quatorze contributions rassemblées ici abordent la question des innovations technologiques et de leur impact sur les pratiques, les discours et les formes cinématographiques » (p. 11) en ayant la « conviction que c'est d'abord à travers les discours – celui des inventeurs, des historiens et des critiques de cinéma, ou encore celui des auteurs de manuels techniques et de brevets d'invention, etc. – que se dévoile la signification de chacune des innovations examinées » (p. 15).

Cette méthodologie permet de renouveler l'historiographie du cinéma en plaçant les outils, les instruments, les discours, au cœur des pratiques artistiques. L'ouvrage est divisé en trois parties : « Enregistrement, captation et invention » (pp. 20-91) ; « Techniques du film et innovations technologiques » (pp. 93-191) ; « Formes, usages et pratiques » (pp. 193-258). Les contributions renouvellent souvent l'analyse traditionnelle et abordent des thématiques originales comme le texte de Catherine Clepper (pp. 125-142) sur les expériences de cinéma odorant aux États-Unis à l'ère du parlant ou celui d'Alan Cholodenko (pp. 225-241) sur l'animation apocalyptique.

Mais même à propos de sujets plus classiques, les textes sont stimulants. Ainsi, pour analyser ce qui précède l'institutionnalisation de la cinématographie à l'époque des images animées d'Edison et Lumière, André

Gaudreault (pp. 41-60) s'intéresse-t-il à l'évolution de la presse spécialisée : « C'est en effet dans les revues ou les journaux commerciaux issus de séries culturelles hétérogènes et exogènes, comme par exemple *The Optical Magic Lantern Journal and Photographic Enlarger* (Royaume-Uni), *L'Industriel forain* (France) ou *The New York Dramatic Mirror* (États-Unis), que le cinématographe trouve refuge » (p. 46). Un regret cependant dans cette archéologie du fait cinématographique : l'oubli de Louis Leprince (ou Le Prince) qui aurait pu bénéficier de cette approche en réseau culturel, à travers une trajectoire qui l'a emmené de la peinture sur céramique aux dépôts des premiers brevets sur le cinéma, en passant par le spectacle de panoramas à New York, avant de disparaître mystérieusement entre Dijon et Paris.

Pour les premiers temps du cinéma, Laurent le Forestier (pp. 61-80) choisit d'examiner avec précision le système de la production française « en série(s) », reflet du discours industriel de l'époque jusque dans le vocabulaire utilisé : chez Pathé, pour identifier le plateau de tournage, « en 1907, on préfère [...] le terme d'"atelier" à celui de "théâtre de prise de vues" [car] là où le mot de "théâtre" peut renvoyer à une conception de la pratique artistique basée sur un temps non compté (les répétitions), la dénomination d'"atelier" convient mieux à un lieu où, au contraire, la durée de réalisation de la tâche constitue un critère déterminant » (p. 70). Gaumont adoptera également un système de productivité pour rémunérer ses réalisateurs à la quantité produite : en 1914, le contrat de Louis Feuillade stipule qu'il est « payé pour enregistrer 14 400 m de négatif dans l'année » (p. 72). Les programmes proposés aux clients seront aussi rationalisés et structurés en séries : scènes de plein air, scènes comiques, scènes historiques, etc. Selon Laurent le Forestier, cette organisation « dans les catalogues destinés aux clients (forains et exploitants de salles fixes) n'a aucune raison de relever de l'esthétique, d'autant qu'elle apparaît à un moment (dès les toutes premières années du siècle) où la question de l'art appliquée à la cinématographie ne se pose pas encore » (p. 73).

Un écho de cette industrialisation plane également sur le texte d'Éric Thouvenel (pp. 81-92) qui traite de Jean Epstein et le « temps des instruments » quand il évoque sa conception du cinéma comme « machine » (p. 85), « instrument de connaissance, pris dans une "série" qui est prioritairement celle des instruments d'observation et de mesure scientifique » (p. 86). Jean Epstein exprime bien les bouleversements de vision opérés par le cinéma : « Les techniques du plan rapproché, de la mobilisation de la caméra, de l'enregistrement sonore, du film en couleur, du ralenti et